

REVOIR L'ART DE BIEN PENSER : CRITIQUE DE L'APPROCHE ARGUMENTATIVE EN PHILOSOPHIE COLLÉGIALE



MICAËL BÉRUBÉ
Professeur de philosophie
Collège Montmorency

Le développement de l'art de bien penser incombe à la logique, une discipline méconnue qu'on n'aborde habituellement que lors du cours collégial nommé *Philosophie et rationalité*, à moins de poursuivre des études poussées en philosophie ou en mathématiques. Mais comment se fait-il qu'un art d'apparence si précieuse n'attire qu'une poignée de pratiquants, malgré l'intérêt actuel pour les fameuses compétences transversales ? Mes études et ma pratique de l'enseignement de cette discipline m'ont conduit à élaborer un ensemble d'hypothèses pour tenter de répondre à cette question. Je vous présente pour commencer un portrait de la logique qu'on enseigne et pratique actuellement au cégep. Celle-ci forme un ensemble de techniques essentiellement tributaires de l'antiquité grecque et qui n'intègrent pas les percées majeures du XX^e siècle. Cette conception vénérable du rôle, de la nature et de l'enseignement de la logique pourrait s'appeler *l'approche argumentative* pour la contraster à la *logique théorique*, une approche bien différente qui sera approfondie par la suite. Après quelques sessions à pratiquer la logique avec mes étudiants, j'ai pu constater que l'approche théorique contribue plus que l'approche argumentative à cultiver l'art de bien penser.

QU'EST-CE QUE L'APPROCHE ARGUMENTATIVE ?

L'approche argumentative¹, de toute évidence, concentre son attention sur la notion d'*argument*. Qu'en est-il exactement ? Pour élucider ce concept, demandons-nous tout d'abord en quoi consiste l'acte de penser ou, plutôt, de réfléchir. La logique ne s'intéresse pas à la pensée en tant qu'imagination, perception ou cognition au sens strict, mais plutôt à la réflexion et au raisonnement, par lesquels la pensée explore les conséquences logiques d'idées posées à l'origine pour vraies. Ainsi, un étudiant qui constate que la déforestation menace d'extinction certains animaux tirera peut-être la conclusion qu'un resserrement de la réglementation forestière s'impose. Il appuiera son affirmation sur l'importance qu'il accorde à la biodiversité et sur sa croyance en l'effet pervers des coupes. Lorsqu'on lui demande les raisons pour lesquelles il souhaite changer la réglementation, il nous donnera donc ces raisons pour se justifier : « Eh bien, je crois qu'il faut défendre les espèces en danger, et que ce n'est que par des règles plus strictes s'appliquant à l'industrie forestière qu'on pourra y arriver. *Donc* resserrons la réglementation. » Généralement, on représente ce genre de raisonnement en inscrivant sur des lignes séparées les prémisses suivies de la conclusion :

Il faut défendre les espèces en danger.
Si on n'adopte pas des règles strictes, on ne défendra pas ces espèces.
Donc il faut adopter des règles strictes.

¹ La plupart des manuels de philosophie conçus pour le cégep adoptent cette approche. Par exemple : BLACKBURN, Pierre, *Logique de l'argumentation*, Montréal, Éditions du Renouveau Pédagogique inc., 1989 et LARAMÉE, Hélène, *Introduction à la philosophie*, Montréal, Chenelière Éducation, 2007.

Procédons par abstraction à partir de cet exemple concret. Un argument est une suite d'affirmations qui se termine par une conclusion, et dont les affirmations qui précèdent (appelées prémisses) sont des raisons qui appuient cette conclusion. Autrement dit, argumenter consiste à montrer qu'une thèse est vraie en prétendant qu'elle découle de prémisses déjà acceptées pour vraies.

Mais, en fait, seuls les bons arguments parviennent à démontrer la vérité de leur conclusion : ce sont les arguments *valides*. Nous appelons au contraire « *invalides* » les mauvais arguments. La formule consacrée est qu'un argument est valide *lorsque la vérité de sa conclusion ne peut en aucun cas être mise en doute advenant la vérité de ses prémisses*. Voici par exemple le paradigme de l'argument valide :

Socrate est un homme.
Tous les hommes sont mortels.
Donc Socrate est mortel.

Lorsqu'un argument est valide, il suffit de se baser sur des prémisses vraies pour raisonner en toute sécurité, car notre raisonnement « préserve la vérité » en passant des prémisses à la conclusion.

Cette conception vénérable du rôle, de la nature et de l'enseignement de la logique pourrait s'appeler l'approche argumentative pour la contraster à la logique théorique une approche bien différente [...].

Sous l'approche argumentative, la mission principale de la logique est de déterminer quels sont les arguments valides.



On enseigne donc les syllogismes d'Aristote, qui sont une collection de formes argumentatives valides. Les sophismes occupent aussi une place dans le cours collégial de logique car ils constituent les principaux cas de raisonnement invalide, quoique convaincant. De plus, on emploie fréquemment la technique des schémas qui permet de représenter les arguments sous la forme d'un «arbre» qui illustre les liens logiques entre les prémisses et la conclusion (voir le tableau).

Correspondant à ces éléments de compétence, les devis ministériels exigent de l'étudiant qu'il produise, en guise d'épreuve terminale, une argumentation structurée qui respecte la logique aristotélicienne et évite les principaux sophismes. Dans le cadre d'une dissertation critique, il devra apprécier l'argumentation d'un philosophe et s'y objecter. C'est ce que le devis nomme «produire une argumentation rationnelle sur une question philosophique».

Il existe un courant philosophique nommé «rationalisme» selon lequel la raison à elle seule peut démontrer la vérité irréfutable d'une thèse. Platon et René Descartes, les deux auteurs les plus lus au cégep, représentent cette doctrine surprenante.

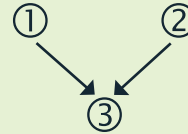
En somme, la logique «préserve l'information» dans les raisonnements. Si les prémisses sont vraies, les conclusions logiques qui en découlent le seront. Mais qu'advient-il si les prémisses d'un raisonnement sont fausses? Malheureusement, la logique préservera alors leur fausseté. Donc, à elle seule, l'étude de la logique peut paraître vide de sens.

Le cours *Philosophie et rationalité* demande d'ailleurs à l'étudiant d'apprécier la différence entre le discours rationnel et les discours scientifique et religieux.

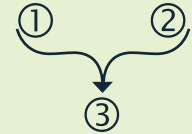
Exemples de schéma en arbre



Ici, on offre une seule prémisses pour appuyer la conclusion. Nous avons affaire à un *argument simple*.



Voici un *argument convergent*. On offre deux prémisses qui appuient la conclusion indépendamment. Autrement dit, chaque prémisses nous donne, par elle-même, une raison de croire à la conclusion.



Voici un *argument lié*, où les prémisses doivent être considérées ensemble pour mener à la conclusion. Autrement dit, chaque prémisses par elle-même ne donne aucune raison de croire à la conclusion.

EXEMPLES

② La pollution à Montréal semble s'aggraver puisque
① je n'arrête pas de tousser.

③ La religion permet à l'homme de s'épanouir ① car elle lui donne un but à atteindre et ② une origine par rapport à laquelle se situer.

① Puisqu'il possède un code d'accès ② ainsi qu'un terminal ③ Marc peut se brancher à partir de son bureau.

D'après les catégories de discours habituelles, la science procéderait rationnellement mais exigerait la vérification expérimentale des prémisses qui fondent le raisonnement, alors que la religion fonderait ses raisonnements sur l'autorité divine ou l'expérience spirituelle. La philosophie, quant à elle, ne se préoccupera que de la forme du raisonnement et prendra pour prémisses des définitions déguisées en énoncés déclaratifs. D'où la maxime énonçant que ce qui compte en philosophie est plus la manière dont on défend sa thèse que la thèse elle-même. Au moment de corriger les dissertations, le professeur prendra soin de filtrer les prémisses à l'évidence matériellement fausses, mais l'étudiant n'aura jamais à se justifier autrement qu'à l'aide de prémisses à première vue plausibles.

CRITIQUE

Ici, j'espère que tout lecteur enseignant une discipline scientifique sera conscient de mon malaise. Malgré l'importance indéniable de la validité dans l'argumentation, comment expliquer — et justifier — que la philosophie néglige d'ancrer le raisonnement sur l'expérience et qu'elle se limite dans une large mesure à ce qu'on nomme dans le jargon philosophique «l'analyse conceptuelle»?

Il existe un courant philosophique nommé «rationalisme» selon lequel la raison à elle seule peut démontrer la vérité irréfutable d'une thèse. Platon et René Descartes, les deux auteurs les plus lus au cégep, représentent cette doctrine surprenante. En effet, selon Platon et son maître Socrate, à force de réflexion critique nous pouvons répertorier des principes qui résistent à tous les assauts de la raison et qu'on peut dès lors raisonnablement adopter. Selon Descartes, l'usage correct de la raison révèle des énoncés si évidents qu'ils pourraient servir à fonder toutes les sciences de manière



inébranlable, sans recours aucun à l'expérience. Je lance donc une hypothèse: la philosophie collégiale actuelle est foncièrement rationaliste en partie en raison des philosophes au programme, et ce, malgré que le créateur des syllogismes appréciait la valeur de l'expérience pour l'acquisition du savoir.

Seconde explication: en butte aux progrès phénoménaux réalisés dans les sciences empiriques, la philosophie tâche tant bien que mal de se redéfinir. Ne pouvant affronter la science à armes égales, la philosophie quitte tout simplement le terrain de bataille et se contente de pensée abstraite où l'expérimentation n'a aucun rôle à jouer. Mais pour les grands philosophes des époques précédant le postmodernisme, la philosophie rassemble toutes les sphères de recherche. À titre d'exemple, Aristote classait la biologie comme une philosophie, alors que Descartes faisait de même avec l'optique. Le philosophe a toujours cherché à connaître, tous sujets confondus. Autrement dit, la philosophie ne s'est jamais intéressée qu'aux seules raisons; elle cherche d'abord et avant tout la vérité.

Quelles que soient les raisons qui expliquent la domination de l'approche argumentative en philosophie collégiale, il convient de s'y attaquer. Tout d'abord, *bien argumenter* n'équivaut pas à *bien penser*, car un chercheur qui pose des problèmes sans réponses, qui ne s'informe pas convenablement et qui boude l'expérience est un chercheur irrationnel au sens moderne du terme. Penser dans la pure abstraction, comme un mathématicien, ne doit pas davantage se résumer à exemplifier cet art de *bien penser*. Cet art consiste à appliquer sa capacité d'abstraction pour résoudre des problèmes concrets. Imaginez la perplexité de l'étudiant qu'on oblige à prendre position sans qu'il doive ni puisse se fonder sur des sources vérifiables et des considérations concrètes. Il en tire naturellement le constat que, pour réussir son cours de philo, il faut penser comme le professeur ou répéter bêtement la pensée des philosophes au programme.

Le philosophe a toujours cherché à connaître, tous sujets confondus. Autrement dit, la philosophie ne s'est jamais intéressée qu'aux seules raisons; elle cherche d'abord et avant tout la vérité.

Et que dire de la logique aristotélicienne qui ne possède qu'une fraction du pouvoir des logiques modernes mais toute leur complexité? L'approche argumentative s'accompagne d'un cortège de conceptions antiques concernant le rôle des définitions, les formes d'argument, les types de propositions et la nature de la vérité.

Plus gravement, l'approche argumentative segmente la pensée en réflexions mutuellement indépendantes plutôt qu'en systèmes unifiés. Elle ne tient pas compte du caractère organique de la pensée qu'elle démembré sans pitié.

Enfin, son application pratique est presque toujours impossible. Les textes de philosophie ne contiennent pas souvent une thèse unique appuyée par des arguments convergents, comme c'est le cas dans la dissertation scolaire. Ils exposent habituellement un ensemble de thèses et de définitions reliées entre elles non pas comme les branches d'un arbre mais comme un réseau de neurones.

Mais l'effet le plus pervers de cette approche est sans contredit la suivante: son objectif central, en bout de ligne, *n'est pas la vérité mais la défense d'une thèse*, de sorte qu'elle

contribue à former des sophistes et non des philosophes². Se manifeste fréquemment dans le cours de philosophie cette passion ludique mais regrettable qui cherche par des moyens logico-sophistiques à anéantir certitudes et vérités admises, ou à démontrer le non-démontrable. Lorsque l'on ne s'intéresse pas particulièrement à la vérité des prémisses qui supportent une thèse, on peut effectivement défendre n'importe quoi, sans violer la moindre règle de logique *mais, au contraire, grâce à elles* et ainsi «faire de la meilleure cause la pire».

Tous ces problèmes font de la logique argumentative une discipline rébarbative, difficile d'application et qui en somme manque sa cible. Bref, notre approche doit être révisée.

► L'APPROCHE THÉORIQUE

En guise de remplacement, je propose ici ce que j'appelle la *logique théorique*³. Le chercheur réaliste ne souhaite pas justifier rationnellement chacune de ses opinions. Son souci est plutôt de bâtir et de *mettre à l'épreuve* un système explicatif qui permet de comprendre une partie du monde dans lequel il vit — une *théorie*.

² La tradition philosophique occidentale dépeint les sophistes comme les éternels rivaux de la philosophie. Ces enseignants itinérants formaient les jeunes aristocrates de la Grèce antique à la rhétorique et à l'art politique en échange de sommes d'argent parfois considérables. Ils identifiaient la «vertu» au pouvoir de *persuasion* requis pour l'emporter sur ses semblables au sein des institutions publiques. Socrate, Platon et Aristote réagirent en rapprochant la vertu de la connaissance, selon eux davantage garante d'une cité heureuse et bien gouvernée.

³ La logique théorique que je présente ici s'inspire de la dernière section d'un célèbre article (QUINE, W.V.O., «Two Dogmas of Empiricism» (1951), dans Feigl, Sellars, Lehrer, *New Readings in Philosophical Analysis*, NY, Appleton-Century-Crofts, 1972, p. 81-94), où Quine présente sa conception «holistique» de la connaissance. D'autres concepts, tels que la cohérence, la complétude, le développement et la fiabilité sont adaptés librement d'ouvrages de logique formelle.



Il s'agit d'un réseau de thèses reliées les unes aux autres qui ressemble de manière frappante à un organisme vivant. Lorsque la théorie affronte un échec, elle doit s'adapter. Une thèse doit être précisée, limitée ou simplement retirée ou, au contraire, ajoutée. En vertu des liens logiques qui unissent les éléments de la théorie, celle-ci doit alors procéder à une réorganisation interne afin de retrouver l'équilibre, car le fait d'effectuer un changement à un endroit de la théorie peut avoir des répercussions ailleurs. À défaut de s'adapter, la théorie finit par disparaître de l'écosystème intellectuel de la communauté où elle a vu le jour.

Prenons en exemple les conceptions de l'être humain. Produire une théorie de l'être humain consiste à chercher les affirmations vraies à son propos. L'étudiant pourra commencer par proposer plusieurs hypothèses: l'être humain est libre, créé par un dieu omniscient, composé d'un corps physique et d'une âme. Ainsi naît l'ébauche d'une théorie. Mais pour que cette théorie survive, ses «organes» doivent travailler de concert. Si l'être humain est libre, cela signifie que plusieurs options s'offrent à lui pour l'action. Mais si Dieu est omniscient, ces options ne se résument-elles pas à une seule, que Dieu connaît à l'avance? Et si l'être humain est composé d'un corps matériel qui souscrit aux lois de la nature, n'y a-t-il pas encore raison de croire qu'un seul parcours est possible? En fin de compte, l'homme serait-il libre? Cette théorie ne remplit visiblement pas les critères minimaux pour rester en vie. Elle nous apparaît plutôt comme une théorie logiquement incohérente.

Au lieu de s'intéresser qu'à ne définir l'argumentation valide, l'approche théorique souhaite garantir la validité des théories. Afin de construire une «bonne théorie», il y a au moins quatre principes à respecter.

Mettre en pratique l'approche logique consiste à apprécier une théorie à travers ces quatre lentilles aux fonctions complémentaires:

La fiabilité	Une théorie est bonne lorsqu'elle ne contient <i>que</i> des vérités, tant dans ses principes que dans leurs conséquences logiques. Imaginez-vous une calculatrice qui additionne de travers ou une carte routière erronée au point de vous perdre! De même, une théorie parfaitement fiable ne vous induira jamais en erreur. Elle ne faillira pas lorsque mise à l'épreuve de l'expérience.
La complétude	Quoique ce soit en pratique impossible à atteindre, une bonne théorie contient non seulement des vérités, mais encore <i>toutes</i> les vérités sur un sujet donné. Une calculatrice bas de gamme nous exaspère parce qu'elle ne «connaît» qu'un petit nombre de résultats mathématiques. Une théorie est donc d'autant plus forte qu'elle en explique davantage, tout comme l'atlas dépasse la carte en termes de complétude.
La cohérence	Lorsqu'une théorie contient deux affirmations incompatibles (par exemple, «l'être humain est libre» et «l'être humain est prédestiné»), une de ces deux affirmations est nécessairement fautive. La théorie n'est donc pas fiable. Le critère de cohérence découle du principe de la fiabilité, mais consiste en une mise à l'épreuve rationnelle plutôt qu'expérimentale.
Le développement	Quand on adopte une croyance ou un projet, on pense rarement à toutes les conséquences qu'elle ou il implique. C'est pourquoi il est crucial de développer la théorie, c'est-à-dire de tirer toutes les conséquences qui découlent de ses principes. Le développement est lié à la complétude, puisque c'est en se développant qu'une théorie étend son pouvoir explicatif.

Le lecteur a peut-être remarqué que l'approche théorique ne s'oppose pas complètement à l'approche argumentative, puisqu'elle en fait un certain usage lorsque vient le moment de vérifier la cohérence d'une théorie et de la développer. Il faut alors prendre bien soin de procéder logiquement. La pure raison peut donc servir à mettre une théorie à l'épreuve en y débusquant les contradictions. Mais cela ne saurait suffire. Là où les deux approches sont totalement incompatibles, c'est sur le plan du rôle de l'expérience. La théorie est un guide, et on expérimente le guide en lui faisant confiance. Nous pouvons bien réfléchir pendant des années à la qualité de ce guide mais, pour le mettre vraiment à l'épreuve, il faut le suivre là où il nous conduit et constater *de visu* si nous avons atteint les succès convoités.

Au lieu de s'intéresser qu'à ne définir l'argumentation valide, l'approche théorique souhaite garantir la validité des théories.

▶ AVANTAGES ATTENDUS ET RÉPONSES AUX OBJECTIONS

Je souhaite maintenant souligner les nombreux avantages additionnels qu'un professeur de philosophie et ses étudiants peuvent retirer d'un changement d'approche.



PREMIÈREMENT

L'approche théorique est plus simple à comprendre et à enseigner. Avec seulement quatre principes à appliquer (plus quelques autres que je ne présente pas ici, comme la clarté, la rigueur et la simplicité), on s'évite l'étude de l'interminable liste de sophismes et de syllogismes, quoiqu'un professeur qui souhaite tout de même s'y adonner pourra le faire au sein de l'approche théorique. Cette simplicité permet, entre autres, à l'étudiant de se lancer de manière significative dans la création et la critique théoriques, qui sont sans contredit les activités les plus significatives offertes par les cours de philosophie. On remplacera d'ailleurs les schémas en arbre par des «système nerveux», diagrammes visuellement très significatifs qui permettent de déceler facilement les sources d'incohérence et de mettre à l'épreuve les correctifs proposés, en plus d'offrir une vision d'ensemble que l'argumentation ne révèle jamais.

DEUXIÈMEMENT

Le fait de procéder théoriquement est beaucoup plus naturel et en accord avec le déroulement réel de la pensée. Alors que l'argumentation ne défend jamais plus qu'une thèse, la théorie pose en parallèle un nombre potentiellement illimité de thèses, ce que nous faisons effectivement à chaque moment de notre vie. Au lieu de s'obséder à démontrer la vérité de chaque thèse, ce qui est impossible, l'approche théorique endure, voire encourage la présence d'hypothèses qu'on adopte non pas parce qu'elles sont indubitablement prouvées, mais simplement parce qu'elles ne nous ont jamais trompé, ou si elles l'ont fait à l'occasion, elles demeurent sans substituts valables. Cette approche permet aussi de comparer des systèmes de pensée, en montrant par exemple comment ceux-ci entrent en contradiction ou découlent l'un de l'autre, ce que l'approche argumentative n'arrive qu'à faire très maladroitement. À ce titre, la méthode d'illustration à l'aide de schémas en arbre ne permet pas de représenter efficacement les objections et les contre-objections, d'où la suggestion d'un réseau de neurones proposée ici. Enfin, les quatre principes à suivre sont ceux que nous utilisons inconsciemment mais naturellement tout au long de notre vie, mais que nous appliquons souvent avec une rigueur insuffisante lorsque la complexité des situations s'accroît.

TROISIÈMEMENT

L'approche théorique prévient l'éclosion d'opinions irréfléchies dont plusieurs professeurs se plaignent. Il ne suffit plus à l'étudiant de justifier ses propos ou de s'objecter aveuglément à l'aide des premières idées qui surgissent dans son esprit. L'exercice rationnel consiste désormais à trouver des contradictions. L'étudiant devra comprendre la théorie d'un auteur et examiner sa cohérence interne. Mais ce n'est qu'un premier pas. Il devra ensuite déterminer si d'autres théories (soit les siennes, soit celles d'autres auteurs) contiennent une affirmation incompatible avec celles de l'auteur. On parle alors de cohérence externe. L'étudiant doit alors faire un choix : laquelle des deux propositions incompatibles est la plus crédible ? Par ce genre d'exercices, on concentre l'attention de la classe sur les propriétés logiques et donc objectives des idées des philosophes. On cesse par le fait même d'encourager les justifications et les objections naïves, sans pour autant retirer le droit à la créativité intellectuelle.

FINALEMENT

Voici un avantage qui découle de la simplicité naturelle de l'approche théorique : celle-ci est d'une authentique utilité pour l'étudiant. Elle lui permet de combiner le plaisir de réfléchir et celui de s'appliquer rigoureusement à affronter des problèmes intellectuels qui ont une solution, sans perdre de vue l'ensemble de la démarche philosophique. Il en résulte beaucoup de motivation à discuter et à entreprendre des recherches plus poussées, alors que l'argumentation pousse plutôt l'étudiant au scepticisme et au cynisme, pour enfin conclure, pas rarement mais souvent, que, dans le cours de philosophie, «il suffit de bien argumenter pour avoir raison».

Le fait de procéder théoriquement est beaucoup plus naturel et en accord avec le déroulement réel de la pensée.

Je prévois cependant quelques légitimes objections de la part de mes collègues. En premier lieu, comment l'approche théorique s'applique-t-elle à l'éthique, dont les propositions ne se vérifient pas par l'expérience ? J'aimerais sur ce point souligner qu'une éthique est un système qui, sans décrire le monde réel, décrit toutefois un monde «proposé». Il est tout à fait pertinent de s'interroger sur la cohérence de ce monde et d'en développer les implications. Et il est tout aussi justifié de demander si un système de normes est fiable et complet, si on s'attend par exemple à ce qu'une éthique conduise au bonheur, à la paix ou à dignité humaine.

D'autres me reprocheront peut-être de ne rien comprendre à la philosophie et de vouloir y substituer la science et la technique. Mais je crois que les philosophes des âges passés rêvaient d'abord de science, plus que de tout le reste. Même si cette dernière n'offre pas la certitude absolue, elle demeure quand même plus



fiable que tout ce que la raison pure a produit (autre que les mathématiques). Ce sont plutôt les «philosophes» modernes qui transgressent les valeurs de la philosophie ancienne puisque, comme je le souligne plus haut, rares sont les grands penseurs qui se contentaient de bonnes raisons et de cette fameuse «analyse de concepts» qui pour certains définit l'essence même de la philosophie. Comme si les scientifiques et les croyants n'avaient ni à fournir de bonnes raisons, ni à analyser des concepts!

Un dernier point : selon toute apparence, ce texte que vous lisez est une dissertation — un texte argumentatif tout ce qu'il y a de plus standard. Ne trahis-je donc pas aussitôt l'approche que je défends, à savoir l'argumentation continue de se produire au sein de l'approche théorique? Il faut bien rédiger des textes pour exposer les théories à l'étude et en discuter les propriétés! Je répète que l'approche théorique n'enlève rien à l'approche argumentative — elle ne fait que lui ajouter les éléments essentiels à une rationalité pleinement en moyens.

Quelles que soient les autres objections qui viennent à l'esprit du lecteur, je suggère, en dernière instance, que celui-ci mette l'approche théorique à l'épreuve dans la pratique concrète de l'enseignement. Mon expérience subjective ne confirme que bien peu. Voilà pourquoi j'espère mettre sur pied dans les prochaines années un projet d'étude scientifique pour mesurer les bénéfices d'une telle pédagogie.

Qu'on révise donc notre conception de la philosophie pour qu'elle s'attarde aux questions globales au moyen de la rationalité moderne. Nul n'oserait alors mettre en doute la pertinence de la philosophie au cégep.

CONCLUSION

Pour conclure, j'aimerais partager une vision de la philosophie adaptée aux besoins des étudiants pour que le lecteur comprenne davantage la pertinence d'une approche théorique en philosophie. L'étudiant consacre une bonne part de son processus d'apprentissage à assimiler les réponses préparées par ses prédécesseurs et transmises, d'une génération à l'autre, jusqu'à lui. Mais, il existe néanmoins d'immenses lacunes dans le savoir collectif des humains, et tout un domaine où ces lacunes ne peuvent jamais être comblées. L'éthique, la politique et les conceptions de l'être humain sont des disciplines en mouvement qui attendent encore les contributions qui en feront des sciences stables. Puis, il y a ces questions qui n'apparaissent qu'à une époque donnée, ou qui ne concernent qu'un groupe d'individus, voire un seul individu. La philosophie authentique ne manquera donc pas de travail d'ici une éternité, à condition de poser les bonnes questions. Parmi ces questions toujours nouvelles se trouve la plus importante, question que chaque génération doit se poser de nouveau. Il s'agit de la mission qui consiste à produire une *vision globale du monde* — réel et idéal — fiable, complète, cohérente et développée, et donc capable d'orienter l'individu et la société dans leurs actions. Voilà qui mérite qu'on distingue philosophie et science!

Or, notre société actuelle ne laisse plus de place aux philosophes parce que ces derniers ont sciemment décidé de s'en retirer pour vaquer à leurs analyses conceptuelles qu'ils opèrent par «la réflexion rationnelle et critique». En tentant de sauver leur peau face à la science, ils ont en réalité enfoncé la hache aux racines de leur propre discipline. La science actuelle est la véritable héritière des philosophies anciennes.

En conséquence, il existe présentement un important domaine d'investigation que la pensée humaine ne touche plus et qui, suite à l'affaiblissement des religions, demeure presque universellement négligé, sauf par de dangereux charlatans. Je parle du *souci d'élaborer et d'entretenir notre vision du monde, notre compréhension globale de l'existence réelle et idéale — la sagesse — et de le faire avec toute la rigueur de la science et le sentiment d'urgence propre à la religion*. Dans un Québec démocratique mais laïcisé à l'extrême qui prend brutalement conscience des fondamentalismes environnants, n'est-il est pas grand temps de rouvrir publiquement le débat sur la finalité de l'existence humaine? Qu'on révise donc notre conception de la philosophie pour qu'elle s'attarde aux questions globales au moyen de la rationalité moderne. Nul n'oserait alors mettre en doute la pertinence de la philosophie au cégep.

J'ai pour conviction que l'étude et la pratique d'une logique théorique, plutôt qu'argumentative, peut contribuer grandement à l'essor d'une telle forme de philosophie. ◆

Micaël BÉRUBÉ a commencé sa carrière comme professeur de philosophie au Collège Shawinigan avant d'occuper un poste au Collège Montmorency de Laval, où il travaille présentement. Il avait auparavant complété un baccalauréat en philosophie (McGill University) et une maîtrise spécialisée en logique formelle (Université de Montréal). Il présente ici ses constats préliminaires sur l'enseignement collégial de la logique ainsi que l'ébauche d'une solution.

micael.berube@umontreal.ca